Zeitschrift: Rapport annuel / Musée National Suisse
Herausgeber: Musée National Suisse
Band: 38 (1929)

Artikel: Une nouvelle station lacustre néolithique à Zurich
Autor: Viollier, D.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-394547

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

UNE NOUVELLE STATION LACUSTRE NÉOLITHIQUE A ZURICH

par D. Viollier.

En septembre 1928, alors que l'on creusait les fondations d'un grand immeuble (Apartment House) sur l'emplacement de l'ancien Panorama, Utoquai, les ouvriers mirent à découvert les restes d'une station lacustre néolithique jusqu'à ce jour insoupçonnée. Par malheur la fouille s'est arrêtée à 0,50 m. au-dessus de la couche archéologique, en sorte qu'il ne nous a pas été possible de l'étudier sur toute son étendue. Grâce cependant à l'amabilité des entrepreneurs, il nous a été permis de suivre les travaux, et, aidés de volontaires, élèves du Gymnase et de l'Université, nous avons pu examiner cette couche là où elle était attaquée par des tranchées plus profondes; on a bien voulu même nous autoriser à fouiller complètement un espace de quelques mètres carrés.

En octobre 1929, il nous a été loisible de poursuivre nos études dans la partie postérieure du terrain du Panorama qui devait être occupé par un grand garage souterrain. Comme ces travaux étaient en cours, un chantier fut ouvert à une centaine de mètres plus au nord, à l'angle de la Dufourstrasse et de la Kreuzstrasse (Seewarte), où nous avons pu constater la présence des mêmes couches archéologiques. L'étude de cette station présente un grand intérêt par les conclusions qu'elle nous a permis de formuler: grâce aux constatations faites, nous sommes en mesure de prendre position dans la discussion qui divise archéologues et botanistes, pour savoir si les stations lacustres ont été bâties sur l'eau, comme l'admettaient F. Keller et ses contemporains, où si elles s'élevèrent sur la grève, comme prétendent le prouver quelques jeunes archéologues, auxquels les nouvelles théories ne font pas peur.

La station s'étend de l'E. à l'O. de la Färberstrasse, qu'elle ne devait guère dépasser, à la Seerosenstrasse, sur une largeur de près de 140 m.; du N. au S. elle occupe l'espace compris entre le rivage du lac et la Dufourstrasse sur une profondeur de 180 à 200 m. Elle couvre donc une surface d'au moins 28,000 m² malheureusement entièrement bâtis.

Sur un banc de craie lacustre d'une puissance de plus de 18 m., nous avons constaté une première couche archéologique épaisse d'environ 0,10 m. Cette couche se trouve à la cote 405,50 vers le quai; mais comme le rivage s'étalait en pente douce, au delà de la Dufourstrasse, elle se trouve à la cote 407,63, et n'a plus que 0,05 m. d'épaisseur. Cette première couche archéologique est formée de restes de plantes et de débris organiques; en plusieurs points, elle est recouverte de charbons et de bois calcinés, ce qui semble indiquer que cette station périt dans un incendie. Sa vie fut courte, car la couche est peu épaisse et très pauvre en objets. Mais un fait est certain: elle fut construite sur l'eau, puisque partout la couche archéologique recouvre la craie lacustre. Pendant la période qui suivit l'incendie, durant laquelle l'emplacement fut abandonné, il se forma en surface une nouvelle couche de craie lacustre épaisse de 0,40 m. au quai et de 0,15 au delà de la Dufourstrasse. Ce fait est d'une importance capitale, car il démontre péremptoirement que le lac recouvrait cet emplacement, et grâce à des mesures précises, il nous est possible de fixer d'une façon certaine le niveau minimum du lac à ce moment. Tous les géologues sont d'accord pour admettre que la craie lacustre ne peut se former que sous une nappe d'eau d'au moins 0,50 m. Vers le quai le sommet de cette couche de craie est à la cote 406. Le lac devait donc être à la cote minimum de 406,50 à l'époque néolithique. Ce sont les conclusions que nous avons exposées dans le XIe Rapport sur les stations lacustres, paru au nouvel-an 1930. [1])

---

[1]) D. Viollier, Pfahlbauten, XI. Bericht. MZ XXX, 6, p. 10.

Mais tandis que ce rapport était à l'impression, nos conclusions, basées sur les constatations faites en 1928, devenaient inexactes par suite des découvertes de 1929. En effet, au delà de la Dufourstrasse le sommet de la couche intermédiaire de craie se trouve à la côte 407,83. En admettant une couche d'eau minimum de 0,50 m., le niveau du lac devait donc se trouver au moins à la cote 408,33, alors que sa cote actuelle oscille autour de 406. A l'époque néolithique le lac de Zurich n'était donc pas de 2 à 3 m. plus bas qu'il ne l'est aujourd'hui, comme l'ont admis sans preuve certains archéologues, mais il était de plus de 2 m. supérieur à son niveau actuel. A titre de renseignement et de comparaison notons que le niveau moyen du lac pour les années 1811—1908 est à 406,19; que pendant les basses eaux exceptionnelles des années 1853, 1909 et 1921, il est descendu à 405,50; que les plus hautes eaux connues, celles de 1764, atteignirent la cote 408,06 et furent donc de 0,27 m. inférieures au niveau minimum de l'époque néolithique.

Sur cette couche intermédiaire de craie s'étend une seconde couche lacustre dont l'épaisseur moyenne, assez uniforme, est de 0,30 m. Elle est constituée par des débris organiques, des restes de végétaux, renferme quelques bois flottés et de nombreux objets ouvrés, haches de pierre, outils de silex, débris de poterie. La découverte d'un petit poinçon en cuivre et de fragments de poterie ornés à la ficelle nous prouve que cette station existait encore à la fin de l'époque néolithique, au début de l'importation de cuivre, vers 2000 avant notre ère.

La couche archéologique est recouverte de limon d'une épaisseur de 0,45 m. M. le Prof. H. Schardt, qui a bien voulu étudier la nature de ce limon, y a reconnu un dépôt lacustre. Dans cette couche, à 0,35 m. au-dessus du fumier lacustre, nous avons trouvé en place un fragment de tuile romaine qui nous montre que ce dépôt atteignait seulement à cette époque une puissance de 0,35—0,40 m. Le limon est recouvert d'une couche de sable également lacustre. Enfin, sur l'emplacement

de la station, s'étendait une prairie à la cote 408,54 dans la partie postérieure de l'aire du Panorama et 409,19 à la Dufourstrasse. Cette prairie représente le rivage du lac avant l'établissement des quais. Elle est recouverte par les remblais de 1880 qui atteignent les cotes 410,60 et 411,39.

La découverte de la station de l'Utoquai, si elle n'a pas enrichi notablement le Musée, a eu en revanche une importance considérable au point de vue purement scientifique, puisqu'elle nous permet d'apporter une réfutation formelle à la théorie qui veut faire de l'époque néolithique une période sèche pendant laquelle le niveau de *tous* les lacs aurait considérablement baissé. Des questions de ce genre ne sauraient être résolues théoriquement, *ex cathedra:* ce n'est que lorsque nous posséderons un grand nombre d'observations précises qu'il nous sera possible de nous faire une idée à peu près exacte du régime des eaux dans notre pays à une époque donnée. Il semble que ce régime fut fort différent de ce qu'il est aujourd'hui: pour nous en tenir à nos seules observations, nous avons constaté que, si le lac de Zurich devait être de plus de 2 m. plus élevé qu'il ne l'est aujourd'hui, à la même époque les marais d'Ossingen devaient être plus secs, puisqu'un village s'était établi au centre du Hausersee sur un îlot, et que les demeures avaient été construites directement sur la tourbe. [1])

Il est donc impossible d'établir à priori une théorie valable pour tous les lacs et nappes d'eau d'un pays; il faut examiner chaque cas en particulier et se garder de vouloir tracer dès à présent un tableau d'ensemble, même à grands traits, mais purement théorique. Comme le disait avec raison Fustel de Coulanges, en histoire, il faut une vie d'analyses pour une heure de synthèse. En archéologie préhistorique, il faut une vie d'observations minutieuses pour une heure de théorie. C'est ce que beaucoup de jeunes archéologues ont peine à comprendre.

---

[1]) D. Viollier, Pfahlbauten, X. Bericht, MZ XXIX, 4 (1924), p. 169.

Des constatations faites à l'Utoquai, il résulte que, par exemple, la station de Meilen fut construite sur un fond de 404,30 m. donc en un point recouvert de 4 m. d'eau. Celle de Horgen sur un fond de 403,30 m. c'est-à-dire recouvert de 5 m. d'eau. Mais il ne faut pas oublier que Horgen, situé au pied de l'Albis, est dans une région qui a tendance à s'affaisser: il se pourrait donc que le lac ait été moins profond en cet endroit à l'époque néolithique qu'il ne l'est actuellement.

L'époque du bronze fut certainement une période sèche et, nous basant sur les mesures prises lors de nos fouilles de la station de l'Alpenquai, nous pourrions admettre qu'à cette époque le niveau du lac avait atteint la cote de 404,84, qui est de 0,60 m. inférieure aux basses eaux de 1909. Mais cette hypothèse doit être adoptée encore avec réserve, puisqu'elle est basée sur les mesures prises dans une seule station et en un point où le rivage est presque horizontal. Un heureux hasard pourra modifier ces chiffres.

Dans la partie postérieure de l'aire du Panorama, nous avons constaté une palissade qui traverse cette aire de l'angle SE à l'angle NO coupant la station en deux parties. Cette palissade est large de 1,80 à 2 m. et constituée du côté terre par une rangée de pilotis de chêne refendus, du côté lac par plusieurs rangées de pilotis ronds en bois blanc. La présence d'une palissade au milieu d'une station est difficilement explicable. On doit admettre qu'elle avait été construite pour protéger le village soit du côté terre, soit du côté lac et que, par suite de l'agrandissement progressif de la station, elle s'est trouvée englobée au milieu des constructions.

Comme toujours, l'emplacement des huttes se signale par l'abondance des cailloux brisés; ceux-ci devaient, mêlés à de la glaise, constituer une sorte de macadam sur le plancher en bois des terresses. Parmi ces pierres, on trouve en abondance de la cendre et des charbons, résidus des foyers.

Les pilotis qui supportaient ces huttes présentent presque tous une double brisure à 0,10 m. sous le sommet de

la couche archéologique. Cette brisure a été produite par la pression de la glace en hiver. Nous devons donc admettre que pendant la durée de la station, par deux fois, le lac a fortement baissé, de telle sorte que, gelant au cours de l'hiver, la glace a marqué de son empreinte les pilotis.

Les objets recueillis sont relativement peu nombreux: les haches de pierre sont rares, les gaînes en bois de cerf en revanche abondantes. Mentionnons la découverte de quelques silex travaillés, d'une belle pointe de lance en silex, de poinçons en os, d'un hausse-col formé d'une côte de bovidé arquée et perforée à ses deux extrémités. Les fragments de poterie sont nombreux, les uns ornés de colombins en relief, les autres, d'un décor fait à la spatule. Les décors à la ficelle sont fréquents. Dans la couche de craie intermédiaire, nous avons recueilli quelques vases entiers qui ont dû tomber à l'eau pendant la reconstruction du village. Celui-ci a dû être abandonné volontairement durant la période du cuivre, car nous n'avons constaté aucune trace d'incendie. Cet abandon explique la pauvreté relative de cette station en objets de l'industrie humaine. [1])

[1]) Cf. NZZ. 4 XI 1928, No. 2015 et 21 III 1930, No. 333.